QUELQUES

N° 108.

CONSIDÉRATIONS

SUR LE

SQUIRRHE ET LE CANCER EN GÉNÉRAL;

DU SQUIRRHE DE L'UTÉRUS EN PARTICULIER;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 août 1823, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

Par Jean-Paul MARYE, de Paris,

Département de la Seine;

Ancien Élève interne des hôpitaux civils de Paris.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1823.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

MESSIEURS	MESSIEURS
LANDRÉ-BEAUVAIS, DOYEN.	
ALIBERT.	FIZEAU.
BÉCLARD, *Suppléant.*	FOUQUIER, *Examinateur.*
BERTIN.	GUILBERT.
BOUGON.	LAENNEC.
BOYER.	MARJOLIN, *Président.*
CAYOL.	ORFILA.
CLARION.	PELLETAN FILS.
DENEUX.	RÉCAMIER, *Examinateur.*
DÉSORMEAUX.	RICHERAND.
DUMÉRIL.	ROUX.
DUPUYTREN.	ROYER-COLLARD, *Examinateur.*

Professeurs honoraires.

CHAUSSIER.	LEROUX.
DE JUSSIEU.	MOREAU.
DES GENETTES.	PELLETAN.
DEYEUX.	PINEL.
DUBOIS.	VAUQUELIN.
LALLEMENT.	

Agrégés en exercice.

ADELON.	KERCARADEC.
ALARD.	MAISONNABE, *Examinateur.*
ARVERS.	MOREAU, *Examinateur.*
BRESCHET.	MURAT
CAPURON.	PARENT DU CHATELET.
CHOMEL.	PAVET DE COURTEILLE.
CLOQUET AÎNÉ.	RATHEAU.
COUTANCEAU.	RICHARD.
DELENS.	RULLIER, *Suppléant.*
GAULTIER DE CLAUBRY.	SÉGALAS.
GUERSENT.	SERRES.
JADIOUX.	THÉVENOT.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

Docteur de la Faculté de médecine de Paris.

A MONSIEUR

LE PROFESSEUR MARJOLIN.

J. P. MARYE.

A MON PÈRE,

Docteur de la Faculté de médecine de Paris.

A MONSIEUR

LE PROFESSEUR MARJOLIN.

INTRODUCTION.

PARMI les nombreuses affections qui assiégent la femme depuis l'époque de la puberté jusqu'à l'âge critique, il n'en est pas de plus fréquente et de plus déplorable que le cancer. Cette maladie est aussi terrible pour l'infortunée qui en est atteinte qu'elle est désolante pour le médecin, qui, souvent appelé trop tard, est réduit aux tristes fonctions d'observateur; car il peut tout au plus, à force de soins, prolonger une malheureuse existence, et adoucir momentanément des douleurs dont il n'est plus le maître de tarir la source.

Si le nombre d'écrits publiés jusqu'à ce jour sur les maladies pouvait établir le degré de certitude acquis sur leur nature intime, on serait conduit à penser que l'obscurité qui enveloppe celle qui fait le sujet de ma thèse ne devrait plus exister depuis long-temps; mais il n'en est pas ainsi. On pouvait la ranger, il y a peu d'années, dans la classe de ces affections qui ont exigé le plus de recherches sans qu'elles aient conduit à de meilleurs résultats; ce n'est que depuis que le chef d'une nouvelle doctrine médicale a ouvert à la science une carrière nouvelle que les divers phénomènes présentés par cette maladie se sont trouvés étudiés sous un autre point de vue. Ce praticien a-t-il soulevé le voile qui cachait à nos yeux la nature

de cette affection? L'expérience seule pourra prononcer à cet égard.

Ennemi de toute opinion exclusive; n'appartenant à aucune secte; ce n'est qu'au lit du malade et dans les ouvrages de praticiens recommandables que j'ai puisé les principes que j'émets dans cette dissertation.

Trop jeune pour avoir pu porter des secours à des infortunées affectées de cancer, je n'ai pu appuyer mon opinion que sur des faits puisés dans les auteurs qui ont écrit sur cette maladie. Quant aux observations inédites que je rapporte, je les dois à un praticien distingué, sur la véracité duquel on ne peut élever aucun doute.

J'avais cru pouvoir traiter seulement du cancer de l'utérus; mais, lorsque j'ai voulu combattre ce prétendu virus cancéreux, je me suis aperçu que j'envisageais le cancer en général. Alors seulement j'ai senti toute l'insuffisance de mes forces, et j'aurais abandonné le champ vaste que j'allais parcourir, si je ne m'étais rappelé que je n'écrivais que pour satisfaire à la tâche imposée à tous ceux qui veulent acquérir le titre honorable de docteur en médecine.

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS

SUR LE

SQUIRRHE ET LE CANCER EN GÉNÉRAL;

DU SQUIRRHE DE L'UTÉRUS EN PARTICULIER.

Du cancer en général.

L'affection cancéreuse a fixé les regards de tous les auteurs sur son origine, sa marche et sa terminaison. Tous ont émis des hypothèses à ce sujet, ont proposé des moyens curatifs et l'on peut dire, presque sans exagération, qu'il y a autant de remèdes contre cette affection que de malades atteints du cancer. Mais ces hypothèses d'atrabile, d'âcre alcalin, d'alcali uni à une huile fétide, etc., etc., etc., toutes plus erronées les unes que les autres, ne tardèrent pas à être abandonnées, et l'on fut réduit à définir le cancer comme l'inflammation, c'est-à-dire d'après ses symptômes, et n'admettre d'autre mode de traitement que l'ablation de la maladie. C'est ainsi qu'en voulant tout expliquer sans avoir recours à l'anatomie pathologique et à la physiologie, l'on s'égare dans une fausse route, et que, loin de jeter quelque jour sur une maladie, on l'environne au contraire de plus de ténèbres.

Avant de passer à la définition du cancer, je pourrais citer un grand nombre de faits qui prouveraient combien l'homme est sujet à tomber dans l'erreur, lorsqu'aveuglé par des théories souvent brillantes, et guidé par une idée fixe, il cherche à torturer les faits pour les faire cadrer avec son opinion. Mais, pour ne pas m'éloigner du but auquel je vise, j'en citerai un seul qui se trouve en rapport avec le sujet de ma dissertation.

Long-temps la ciguë fut regardée comme l'antidote du cancer; des faits de pratique nombreux consignés dans les mémoires des académies de médecine et de chirurgie, dans les journaux de médecine, augmentaient encore la haute idée qu'on avait conçue de ce remède. On trouve dans le journal de M. *Roux*, année 1765, l'observation suivante :

« Une religieuse portait au sein gauche, depuis dix-huit mois, un cancer *occulte*, *malin* et *adhérent*, suite d'un coup. Cette tumeur n'avait pas fait de grands progrès pendant un si long espace de temps, puisque le squirrhe égalait tout au plus la grosseur d'un pois ordinaire ; mais il avait jeté de profondes racines dans toutes les parties environnantes, qui étaient tendues, tuméfiées, lancinantes, et extrêmement douloureuses. La peau qui recouvrait la tumeur paraissait rouge, luisante, et comme marbrée par un grand nombre de veines remplies d'un sang noir et épais ; la troisième des vraies côtes, placée au-dessus du squirrhe, était si prodigieusement arquée, que je la crus exostosée. *L'indication était de fondre.* Dans cette vue, je fis appliquer dessus la tumeur, pendant quelque temps, les emplâtres de *Vigo*, de *ciguë*, de *savon*, mais inutilement ; la ciguë verte, pilée ou cuite, et quelques cataplasmes révulsifs et anodins n'eurent pas plus de succès.

« Le vice était interne ; ainsi les topiques seuls ne pouvaient rien opérer. *Au contraire, les élancemens devenaient tous les jours plus fréquens et plus atroces ;* tous les muscles de la poitrine paraissaient entrepris, et la malade n'osait plus respirer. L'action même de parler, de marcher ou de manger augmentait ses douleurs, et deve-

nait pour elle un nouveau supplice. Déjà elle ne goûtait plus les douceurs du sommeil ; ses yeux n'étaient guère ouverts qu'aux larmes ; et, pour comble de malheurs, tout lui présageait un avenir funeste, car elle n'ignorait pas qu'un cancer, soit caché, soit ouvert, dès qu'il est confirmé et adhérent, est absolument incurable.....

. . . . . .

« Cependant, malgré tant de vertu et de résignation, notre malade a encore passé plusieurs intervalles de deux ou trois semaines sans prendre aucun remède. Mais la renaissance des douleurs et leur atrocité la forçaient bientôt d'y recourir ; et je puis assurer que ça toujours été avec un nouveau succès. Enfin, après treize ou quatorze mois passés dans ces alternatives, le squirrhe s'est trouvé totalement fondu, et la malade radicalement guérie. »

« Cette cure a été notoire à toute la ville, où elle a causé d'autant plus de surprise et d'admiration, que madame...est d'un tempérament cacochyme, qu'elle a essuyé plusieurs graves et longues maladies, et qu'enfin elle est dans l'âge critique. *Cette complication a exigé, pendant le cours de la maladie, sept saignées du bras et une du pied. Je les conseillais surtout toutes les fois que je remarquais plus d'élévation et de plénitude dans le pouls, plus de gonflement, de chaleur et d'élancement dans le sein : alors tous les accidens diminuaient considérablement, et la malade jouissait pendant quelques jours d'un calme assez tranquille. Les purgatifs composés de rhubarbe, de mercure doux, répétés toutes les trois ou quatre semaines, la soulageaient aussi beaucoup. Dans les plus violentes douleurs et les insomnies les plus accablantes, j'ordonnais quelques narcotiques, le sirop diacode, la thériaque avec un demi-grain de laudanum.* » Enfin l'auteur de cette observation termine par cette phrase singulière : « *Mais le grand remède, et peut-être le seul spécifique dans la cure du cancer, c'est la ciguë, c'est à elle seule que notre malade doit la bonne santé dont elle jouit aujourd'hui.* »

La ciguë a-t-elle fait disparaître la tumeur ? les saignées et les mi-

noratifs ont-ils guéri la maladie? Telles sont les deux questions que l'on peut se faire après avoir lu attentivement cette observation. Si l'on prononce d'après les réflexions de l'auteur, il n'y a pas de doute que la ciguë a fondu le squirrhe; mais, si l'on veut écarter toute espèce d'opinion, et considérer le fait par lui-même, je crois que l'on résoudra la seconde question par l'affirmative.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'entrer dans plus de détails sur ce fait pratique; j'ai voulu prouver combien l'on est exposé à s'égarer lorsqu'on ne veut pas au lit du malade faire abstraction de toutes ces vaines théories. Je crois avoir atteint le but que je me proposais. Cherchons maintenant à établir la nature du squirrhe et du cancer; ce qui terminera les considérations générales que nous nous sommes proposé d'établir, le cancer de l'utérus faisant l'objet spécial de cette thèse.

Définition. Le squirrhe est le produit d'une irritation chronique qui a son siége primitif dans le système capillaire sanguin, et dans le système lymphatique. La phlegmasie du système sanguin disparaît, et laisse celle des vaisseaux blancs; mais elle paraît de nouveau, et concourt au développement de l'affection cancéreuse. Cette maladie est susceptible d'affecter tous les tissus. Elle se remarque rarement chez quelques-uns; elle est très-fréquente au contraire dans d'autres : tels le système glanduleux (les glandes mammaires, axillaires, par exemple). L'ouverture gastro-duodénale, celle gastro-œsophagienne, le col de l'utérus en sont fréquemment affectés.

Le cancer, avons-nous dit, consiste dans une irritation toujours locale et particulière à l'organe affecté. Cette définition, en opposition avec la plupart de celles qui ont été émises jusqu'à ce jour, doit être soutenue théoriquement, malgré qu'elle le soit dans ma dissertation par des faits incontestables. *Bell*, dans son traité du cancer, dit : « Des faits bien constatés, et quantité d'autres que je pourrais rapporter, s'il était nécessaire, donnent lieu de présumer que l'on peut, avec beaucoup de fondement, considérer en général cette maladie comme une affection locale, qui ne dépend originairement d'aucun

vice de l'économie, et que le vice cancéreux général n'a que rarement ou peut-être jamais lieu. » Cette opinion d'un chirurgien célèbre est déjà d'un grand poids en faveur de ma définition.

Examinons cependant sans prévention ce groupe de symptômes que les anciens ont indiqués pour reconnaître le cancer : tumeur d'abord lente dans son développement, quelquefois sans douleur, suivie bientôt de chaleur et de sensibilité extrêmes de la partie, s'étendant aux parties circonvoisines; la peau devient d'un rouge pourpre; les malades ressentent des douleurs lancinantes dans la tumeur, qui s'élève et se ramollit dans son centre, tandis que les bords deviennent durs et calleux; la fièvre ne tarde pas à paraître, et à donner le degré d'intensité de l'inflammation. Les malades éprouvaient, dans le principe, une démangeaison qui par suite a dégénéré en une douleur vive et presque intolérable. Que l'on place maintenant les symptômes des phlegmasies chroniques à côté de ceux que je viens d'exposer, on n'y remarquera qu'une seule variété, la lenteur excessive dans la marche de la maladie. Mais cette différence peut être facilement expliquée. J'ai dit plus haut que le cancer n'affectait, le plus souvent, que les tissus glanduleux, organes que l'expérience prouve être moins susceptibles d'inflammation aiguë, à cause de leur mollesse et de leur mode de circulation. Si l'on prenait pour type de comparaison le cancer de l'estomac ou du col de l'utérus, alors les divers symptômes présentés par cette maladie seraient absolument les mêmes que ceux des phlegmasies chroniques. La nature âcre du pus produit par les affections cancéreuses, et la propriété qu'il possède d'occasionner une inflammation intense, et de dénaturer les tissus, lorsqu'il est appliqué sur des parties excoriées, n'a pas peu contribué à faire regarder cette affection comme étant d'une nature particulière. Mais le pus qui exsude d'une plaie de mauvaise nature, telles que celles compliquées de pourriture d'hôpital, de scorbut; les matières sanieuses des cadavres que l'on dissèque dans les amphithéâtres jouissent des mêmes propriétés, et cependant on n'a jamais pensé à les ranger dans les classes des virus.

Les argumens les plus forts en faveur du virus cancéreux sont cette foule de sympathies, ces tumeurs squirrheuses qui se développent, apparaissent loin de l'endroit affecté. Mais on peut facilement objecter qu'il n'est pas rare de voir à la suite de la carie des dents les glandes sous-maxillaires s'engorger ; quelquefois même, si c'est une des dents molaires qui avoisine le conduit de *Stenon*, la parotide s'engorger, offrir une inflammation soit aiguë, soit chronique, suivant la constitution de l'individu. Ne remarquons-nous pas aussi, à l'ouverture des corps des malades qui ont succombé à des phlegmasies chroniques de l'intestin grêle, les glandes du mésentère d'un volume considérable ? *Pouteau*, dans ses œuvres chirurgicales, s'exprime ainsi : « Les douleurs de tête, de poitrine ; les crachemens de sang, la constipation absolue, l'incompatibilité de l'estomac avec tous les alimens, la suppression entière de la transpiration, ces mouvemens convulsifs, si violens et si réguliers dans leur retour, ne reconnaissent pas pour cause des sucs viciés par une dépravation cancéreuse, repompés d'une tumeur pour passer dans le sang, et y porter la contagion. Ainsi l'engorgement d'une partie peut faire naître un engorgement dans une autre partie par la seule entremise de l'irritation sans le moindre transport de molécules vénéneuses. » Cette maladie se communique donc par irritation, et non par contagion. Les faits suivans qu'il rapporte prouvent d'une manière incontestable la justesse de cette opinion.

I.re OBSERV. « Une dame est affectée d'un érysipèle à la face du côté droit ; il quitte cette partie, descend sur le cou, sur l'épaule, sur la poitrine, enfin sur le sein. La glande mammaire s'engorge et l'érysipèle disparaît. Au bout de quelque temps, la glande passe à l'état squirrheux. »

II.e OBSERV. « Une femme du peuple éprouvait des douleurs rhumastimales vagues et aiguës ; elle s'aperçoit d'une glande engorgée au sein, les douleurs de rhumatisme se taisent, et la tumeur passe à l'état cancéreux. »

III.e OBSEV. « Un marchand était affecté depuis assez long-temps d'une douleur qui avait son siége au pied droit. Cette douleur devint ambulante ; et, après avoir affecté successivement la jambe, la cuisse, la hanche, elle se fixa sur le sein, et donna lieu au développement d'une tumeur cancéreuse. »

IV.e OBSERV. « La femme d'un tailleur éprouvait depuis peu de temps de vives douleurs rhumatismales à un bras. Plusieurs personnes lui conseillèrent l'application de l'eau froide sur cette partie ; elle eut l'imprudence d'employer ce moyen. A l'instant même les douleurs cessèrent, mais l'os du bras ne tarda pas à s'affecter, il fit ressentir des douleurs atroces, et passa à l'état cancéreux. »

Du cancer de l'utérus.

Parmi les maladies qui affectent l'organe de la gestation chez la femme, une des plus fréquentes, sans contredit, est le cancer de l'utérus; il consiste dans un engorgement sanguin du col, et, dans le plus petit nombre des cas, d'une partie plus ou moins étendue du corps de cet organe.

Le cancer de l'utérus peut survenir à toutes les époques de la vie ; mais il est plus fréquent de quarante à cinquante ans. *Wan-Swiéten* observe, d'après *Borrichius*, chirurgien danois, que la plupart des cancers ne se déclarent qu'à cet âge, et il pense que, la matrice se trouvant dans un état de pléthore à cette époque de la vie, les femmes négligent trop de se faire saigner. Il appuie cette opinion de plusieurs exemples de femmes qui avaient toujours joui d'une santé parfaite, et qui avaient toujours eu beaucoup d'embonpoint jusqu'à l'âge de cinquante ans, époque à laquelle la maladie cancéreuse se développa. Il termine en recommandant aux femmes qui approchent du temps critique, et surtout à celles qui sont pléthoriques de se faire saigner souvent ; d'éviter les excès dans le régime et les grandes passions de l'âme. Cependant il n'est pas rare de l'observer chez de jeunes femmes, car les causes qui donnent lieu à son développement, et dont je

vais m'occuper tout à l'heure, sont, pour ainsi dire, l'attribut de la jeunesse.

Causes. Les causes du cancer peuvent être divisées en *internes* et en *externes*, ou mieux encore en celles qui amènent lentement la maladie, et en celles qui la déterminent à l'instant même. Dans les premières on rangera l'usage immodéré des plaisirs de l'amour, le célibat, la masturbation avec des corps étrangers, la syphilis, enfin les chagrins long-temps prolongés. Parmi les secondes, les coups extérieurs sur la région hypogastrique, les manœuvres imprudentes pendant l'accouchement, la suppression d'un écoulement habituel, d'un exanthème, de douleurs rhumatismales; la métastase d'une autre inflammation sur cet organe, la suppression subite des règles à la suite d'une frayeur ou de l'immersion dans l'eau froide. Outre ces causes, le climat, l'âge, le tempérament, la profession, peuvent encore prédisposer à cette maladie.

De l'influence des climats sur le cancer de l'utérus. Aucun fait exact ne détermine d'une manière positive l'influence du climat sur le développement de cette maladie; seulement on sait que le cancer de la peau est assez fréquent dans les pays secs et froids. *Tempéramens.* Je vais établir l'ordre dans lequel les tempéramens prédisposent à cette affection : 1.° le bilieux, 2.° le bilioso-sanguin, 3.° le lymphatico-sanguin, 4.° le lymphatique, 5.° le sanguin.—*Ages.* On ne rencontre jamais de cancer de l'utérus dans l'enfance; on l'observe quelquefois de vingt à quarante ans, et il est, pour ainsi dire, l'attribut de l'âge critique et de la vieillesse.—*Professions.* Deux classes de femmes de la société sont, par des causes tout-à-fait opposées, soumises à la même maladie. Les premières, environnées de l'estime générale, sont, par les privations auxquelles elles se soumettent, atteintes vers l'âge critique du cancer de l'utérus; les secondes, exerçant un métier honteux, et sur lesquelles on déverse le plus grand mépris, sont affectées de la même maladie, avec cette

différence que l'âge critique n'est pas pour elles le moment où se montrent les premiers symptômes du cancer. D'une part, leur santé altérée par les liqueurs alcoholisées, par la débauche la plus dégoûtante; d'une autre, le grand nombre de maladies vénériennes qu'elles ont contractées sont les causes qui font paraître cette maladie chez elles dans la fleur de l'âge.

Marche du cancer de l'utérus. Cette maladie s'annonce presque toujours par des douleurs plus ou moins vives pendant ou après le coït. Il survient une irrégularité dans la menstruation; les règles deviennent plus abondantes, plus fréquentes et durent plus longtemps qu'à l'ordinaire. Dans quelques circonstances, il se manifeste, sans cause connue, des pertes effrayantes. Chez quelques femmes, les pertes n'ont pas lieu, mais les règles sont remplacées par des fleurs blanches, signe non équivoque de l'irritation chronique de la muqueuse des organes de la génération. Cette affection offre un phénomène particulier, qui consiste dans un écoulement sanguin chez les femmes qui ont passé l'âge critique. Cet écoulement dure quelques jours, disparaît pour reparaître de nouveau à la moindre émotion de l'âme. Il affecte quelquefois une périodicité qui fait croire au retour des règles. L'irritation des parties sexuelles s'étend, dans plusieurs cas, jusqu'à la membrane muqueuse du rectum et de la vessie; alors les malades sont affectées de constipation et de dysurie. Bientôt un liquide blanchâtre ou verdâtre très-abondant s'écoule du vagin, et alterne avec les pertes. Il n'est pas rare de voir ces écoulemens blennorrhéïques disparaître, et alors l'inflammation du col devenir plus intense. Telle est la première période de cette maladie. Mais la scène des accidens ne tarde pas à changer; l'écoulement, de blanc ou vert qu'il était, devient sanieux et fétide; la malade maigrit considérablement; elle offre un teint pâle, plombé, mêlé de quelques taches bleuâtres; les traits de la face sont grippés, les lèvres livides, d'autres fois violettes; les dents perdent de leur blancheur, les gencives deviennent pâles, saignantes au moindre toucher; les yeux

s'enfoncent dans les orbites, les pupilles sont dilatées. C'est quand la malade présente tous ces signes que l'on a prétendu que l'affection cancéreuse était inhérente à la constitution.

Cette opinion ne me paraît pas fondée, car un grand nombre de maladies se dessinent sur la face par les diverses altérations qu'elles nous présentent, et l'on rencontre un *facies* absolument semblable chez des individus de constitution différente. Ainsi prenons pour exemple la péritonite, et examinons un individu sanguin et un autre individu lymphatique, tous les deux affectés de péritonite; ils nous offriront les mêmes altérations des traits de la figure; cela est si vrai, que ce *facies* a été surnommé *péritonéal.* Il existe beaucoup de phlegmasies, soit aiguës, soit chroniques, qui donnent un ton particulier à la face, que les praticiens ont noté d'après l'organe qui leur paraissait affecté. Je suis donc porté à croire que jamais l'habitude de la figure ne dénote une maladie constitutionnelle, mais bien au contraire: 1.° l'organe affecté, 2.° son importance dans l'économie, et enfin l'acuité plus ou moins vive des douleurs. Quoi qu'il en soit, lorsque la maladie est arrivée à cette période, tous les accidens vont toujours en augmentant d'intensité et d'autres plus graves viennent s'y joindre. Ainsi les extrémités inférieures s'infiltrent, la figure s'œdématie, la moindre pression sur la région hypogastrique augmente les douleurs, qui se propagent dans les aines, les cuisses, les lombes et la région du sacrum. De larges escharres gangréneuses se forment aux parties génitales et au sacrum; les chairs deviennent mollasses, ridées; le système musculaire est jeté dans un état d'atonie; l'estomac est tellement irrité, qu'il ne peut plus supporter les moindres alimens; le dévoiement survient; dans d'autres cas il existe une constipation opiniâtre, le pouls est toujours fébrile, des taches bleuâtres se montrent sur le visage et sur le ventre. Les douleurs sont tantôt contusives, tantôt déchirantes, et donnent lieu, dans quelques cas, à des convulsions qui font périr la malade. Lorsqu'elle ne succombe pas dans cette période de la maladie, soit à une perte, soit à l'acuité des douleurs, alors elle se trouve

par suite en proie à une infirmité des plus dégoûtantes ; le col de l'utérus se détruit entièrement, les cloisons recto et vésico-vaginales se perforent, et il se forme un énorme cloaque d'où s'écoulent les matières fécales, l'urine, et un liquide d'une fétidité repoussante. La malade peut vivre quelque temps dans cet état ; mais une perte ou une péritonite ne tarde pas à la débarrasser de la vie.

Du toucher. Il est impossible d'isoler complètement les diverses altérations que le toucher nous fait découvrir au col de l'utérus, et les rapporter ensuite aux divisions du temps que la maladie emploie à parcourir tous ses périodes ; car une année suffit, dans quelques cas, pour que cette affection fasse succomber la malade, et, dans d'autres circonstances, il faut deux, trois ans, et même plus, pour qu'elle arrive à ce point où les secours de l'art deviennent tout-à-fait infructueux. Je n'ai donc dû considérer que les différens états pathologiques que le col de la matrice nous présente, en faisant abstraction des accidens auxquels ils donnent lieu.

Lorsqu'on veut porter le doigt dans le vagin pour aller explorer le col de la matrice, la plupart du temps cette opération se fait sans aucune difficulté et sans produire de douleur. Mais quelquefois l'on trouve la partie inférieure du vagin revenue sur elle-même, formant des replis très-épais, et enfin se rétrécissant au point de ne pouvoir introduire le doigt dans son intérieur qu'avec la plus grande difficulté. On peut encore y rencontrer des glandes engorgées, formant des espèces de chapelets qui s'étendent depuis la partie supérieure jusqu'à la partie inférieure du vagin.

Lorsque le doigt est parvenu au col de l'utérus, alors on l'explore et on trouve les altérations suivantes : 1.° la lèvre antérieure ou la lèvre postérieure du col est engorgée, offre plus d'épaisseur, soit en avant, soit en arrière ; 2.° on peut trouver le col très-volumineux, inégalement engorgé, la matrice très-volumineuse ; 3.° le col très-dur, l'utérus volumineux, le museau de tanche ouvert ; 4.° des ulcérations au col de l'utérus, des excroissances mollasses, fongueuses, se dé-

truisant facilement avec le doigt, ou un grand nombre de petites tumeurs molles situées au pourtour du col ; 5.° les lèvres sont extrêmement amincies, le col ne forme plus qu'un bourrelet plus ou moins dur; on trouve plusieurs ulcérations qui s'étendent jusqu'au bas-fond de la matrice ; 6.° le col de la matrice paraît très-dilaté, il est détruit en grande partie, et environné de duretés et de fongosités : on trouve à sa place une large ulcération qui s'étend, d'une part, sur la matrice, et qui, de l'autre, attaque la surface antérieure de la vessie, et sur la face antérieure du rectum ; 7.° le col de l'utérus n'existe plus, une partie du corps de cet organe est affectée, les cloisons recto-vaginale et vagino-vésicale sont détruites.

Diagnostic. Il existe plusieurs maladies qui peuvent simuler le cancer de l'utérus dans son principe : telles sont, les irritations chroniques de la membrane muqueuse du vagin, qui produisent ce qu'on appelle les *flueurs blanches* ; les ulcères scrofuleux, les ulcères vénériens, et les polypes. Le fait suivant nous en fournit une preuve. Deux chirurgiens soignaient depuis huit mois environ une femme qui présentait tous les symptômes du cancer de la matrice. Un autre praticien de la capitale fut appelé en consultation : il pratiqua le toucher, reconnut un polype très-volumineux ; quelques jours après, il pratiqua l'opération. J'ignore si elle a été couronnée de succès; je cite ce fait, tout incomplet qu'il est, afin de montrer, qu'il n'est pas toujours facile de diagnostiquer le cancer du col de l'utérus, surtout s'il a son siége dans la cavité de cet organe.

Autopsie cadavérique. L'habitude du corps est d'une maigreur extrême, les extrémités inférieures sont infiltrées, la peau est jaune, le visage offre une très-grande maigreur et un aspect particulier.—*Tête.* Le cerveau est sain dans le plus grand nombre des cas ; quelquefois on trouve deux ou trois cuillerées de sérosité dans les ventricules latéraux. La langue est blanchâtre. — *Poitrine.* Les poumons, le cœur et les plèvres, sont ordinairement sains. —*Abdomen.* L'estomac est d'un

rouge-brun, le tube intestinal parsemé de taches brunes et d'ulcérations; le foie est presque toujours malade; sa couleur est changée, des concrétions bilieuses s'y rencontrent. On a trouvé la vésicule du fiel cancéreuse; il existe des épanchemens d'eau dans l'abdomen; le péritoine peut offrir les traces d'une phlegmasie soit chronique, soit aiguë. — *Organes de la génération.* La matrice est volumineuse, souvent adhérente en avant avec la vessie, en arrière avec le rectum. Les ovaires sont plus volumineux que dans l'état naturel, le vagin est grisâtre, lardacé. On trouve dans l'intérieur du vagin et de la matrice un liquide d'un gris-brun ou d'un brun-noirâtre. Quant à l'état pathologique du col, je me suis assez étendu sur ses diverses altérations, lorsque j'ai traité du toucher: je ne crois pas devoir y revenir.

Traitement. Passer en revue tous les moyens curatifs employés contre cette affection serait une tâche trop pénible à remplir, et n'offrirait d'ailleurs aucun but d'utilité: je ne m'occuperai donc que de ceux qui ont joui de quelque considération. On peut diviser les moyens thérapeutiques employés contre cette maladie en deux classes, *remèdes externes* et *remèdes internes.* Dans la première on rangera le cautère, soit actuel, soit potentiel. Pour trouver l'origine de l'emploi du cautère actuel, il faudrait remonter à *Hippocrate.* On l'employait pour toutes les affections cancéreuses, soit simples, soit qu'elles fussent passées à l'état de suppuration; et, dans le plus grand nombre des cas, il exasperait la maladie; c'est là l'origine du *noli me tangere.* Parmi les diverses espèces de *cautères potentiels*, la pâte arsénicale du frère *Côme*, l'acétate de cuivre et la potasse dont quelques praticiens modernes se servent, sont les seules substances qu'on ait employées jusqu'à ce jour. On trouve dans les mémoires de la société royale de médecine, année 1776, une observation de guérison de cancer de la lèvre inférieure par la chaleur solaire.

On a employé aussi des cataplasmes, des emplâtres, des fomentations d'opium, de ciguë et de belladone. D'après des faits positifs, on peut regarder ces remèdes comme palliatifs, plutôt que comme

curatifs. On a proposé l'ablation de la maladie. Cette question mérite d'être examinée avec le plus grand soin ; c'est pourquoi je m'en occuperai d'une manière toute spéciale après avoir examiné les remèdes internes.

M. *Alibert* a employé les douches d'eau froide, ou bien encore d'eau de morelle et de jusquiame; mais il n'a obtenu qu'un soulagement momentané. MM. *Laporte*, *Alibert* et *Alphonse Leroy* fils ont mis en usage l'acide phosphorique. M. *Alphonse Leroy* fils a surtout fait beaucoup d'expériences qui ont offert pour résultat une amélioration marquée, mais il n'a pu obtenir aucune guérison. Il employait l'acide phosphorique à la dose de quatre à cinq gouttes, dans une très-grande quantité de véhicule.

Des médicamens internes. Parmi ces médicamens, la ciguë est celui qui a joui de la plus grande confiance. Tantôt on l'a employée à faible dose, comme d'un à six grains; tantôt on l'a portée jusqu'à un gros. Ce médicament, administré de cette manière, est souvent très-dangereux ; sous son empire on voit se développer une gastrite ou une gastro-entérite, dont il n'est pas toujours possible de se rendre maître. On a pensé que la ciguë ralentissait la marche du cancer ; on est tombé dans l'erreur. Nous venons de dire qu'elle développait une inflammation de la membrane muqueuse de l'estomac et du tube intestinal. L'acuité de cette inflammation retarde celle du col de l'utérus ; mais elle ne tarde pas à passer à l'état chronique, et ces deux phlegmasies marchent ensemble. Ce que je dis ici de la ciguë peut s'appliquer à toutes les préparations toniques données à l'intérieur, telle que le carbonate de fer, le muriate et le tartrate de fer, mais principalement à l'acide arsénieux (arsenic blanc) proposé en 1775 par *Lefebvre de Saint-Ildefond.* M. *Chrestien* a proposé l'oxyde d'or, et le regarde comme un antidote contre cette maladie. Il cite quinze observations de guérison de cancer par ce médicament. Ses essais ont été répétés, et l'on n'a obtenu aucun résultat avantageux ; on l'a, au contraire, employé contre les inflammations de la muqueuse du vagin et du col de l'utérus, l'on a parfaitement réussi. D'où il suit que

M. *Chrestien* a guéri des phlegmasies chroniques de la muqueuse du col de l'utérus, et non pas des squirrhes de cet organe.

De l'ablation et de la cautérisation. Plusieurs praticiens modernes ont recours à l'ablation de la partie du col affectée de squirrhe, ou bien encore à la cautérisation. Je vais examiner ces deux modes de traitement, et j'en exposerai les résultats avec la plus grande impartialité. 1.° *Ablation du col.* Pour pratiquer cette opération, on a recours à plusieurs instrumens : le plus indispensable est le *speculum uteri* de M. *Récamier*. Cet instrument a pour but de dilater le vagin et de mettre à découvert le col de l'utérus. Il consiste dans un cylindre creux de métal en forme de cône, ayant de six à sept pouces environ de longueur. Des deux ouvertures qu'il présente, l'une utérine, est terminée inférieurement par un bourrelet demi-circulaire, légèrement prononcé, et supérieurement par une échancrure d'un pouce et demi de profondeur (modification apportée par M. *Dubois* pour rendre accessibles à la vue les fistules vésico-vaginales qui sont la suite de la gangrène du vagin et du col de la vessie après quelques accouchemens); l'autre *vulvale*, est coupée obliquement du haut en bas, et d'avant en arrière offre antérieurement une tige de métal de cinq pouces de longueur, destinée à faciliter l'introduction de l'instrument, et à le fixer dans la position où on veut le placer (cette dernière modification est due à M. *Dupuytren*). Avec le secours de cet instrument, on peut porter le fer et le feu sur le col de la matrice sans craindre de toucher aux parties voisines. C'est probablement ce qui a rendu quelques praticiens aussi entreprenans pour pratiquer l'ablation du col de l'utérus, et porter vers cet organe la potasse caustique. Quand on est parvenu à la partie malade du col, on peut se servir indifféremment de deux autres instrumens, tous les deux inventés par M. *Dupuytren*. Le premier est une tige de métal qui s'élargit à une de ses extrémités pour former un cuiller tranchant sur ses bords. M. *Dupuytren* a abandonné depuis peu cet instrument pour se servir d'un autre qu'il serait assez difficile de décrire. C'est une sorte de

tréphine ou cône tranchant, qui sert à inciser le col d'avant en arrière, et à isoler la partie malade, de sorte qu'il ne reste plus qu'à couper son insertion transversale à la matrice. Je ne pense pas devoir remonter à l'origine de cette opération, ni examiner les divers procédés opératoires qui sont employés pour ces deux modes de traitement (l'ablation et la cautérisation). Je n'envisagerai la question que sous le rapport médical, c'est-à-dire les inconvéniens et les dangers graves que ces agens thérapeutiques entraînent avec eux. Les résultats vont être mis sous les yeux avec toute la franchise possible : c'est à l'aide de ces résultats que je combattrai les partisans de ces deux traitemens incendiaires. Je n'ai pas été assez heureux pour voir pratiquer l'ablation à l'Hôtel-Dieu ; mais comme elle a été faite plusieurs fois en ville, je vais exposer les résultats qui m'ont été communiqués par des praticiens estimables qui approchaient les malades. Chez quelques femmes, la maladie a repullulé avec une rapidité effrayante. D'autres ont paru en retirer, dans le principe, quelques avantages ; mais elles n'ont pas tardé à voir reparaître la maladie. Je ne connais qu'une seule observation de guérison. La malade, opérée par M. le professeur *Marjolin*, et d'après l'avis de M. *Dupuytren*, offrait une tumeur cancéreuse qui affectait les deux tiers du col de l'utérus ; le tiers supérieur était sain et la tumeur pédiculée. M. *Marjolin* a tiré au-dehors cette tumeur, et l'a enlevée avec des ciseaux. Cette opération a été couronnée de succès.

J'ai eu occasion de voir pratiquer cette opération plusieurs fois. Les résultats en ont été assez malheureux, ou bien les malades ont offert plus tard une récidive qui se trouvait au-dessus des ressources de l'art. Quand bien même l'on aurait retiré quelques avantages temporaires de ce mode de traitement, je pense que la théorie émise sur l'affection cancéreuse, et d'après laquelle on l'attribue à une cause interne, est loin de combattre en faveur de ce mode de traitement : je pourrais principalement citer l'observation de la femme Leroy. Je joins à ma thèse une note détaillée de l'état dans lequel se trouve cette malade, afin de rendre hom-

mage à la vérité. Je pourrais rapporter beaucoup de faits analogues ; mais, comme ils ne m'appartiennent pas, et que je n'ai pas l'autorisation de les publier, je me borne à donner ceux qui sont en mon pouvoir.

D'après des résultats aussi funestes, on voit que ces deux modes de traitement offrent peu de chances de succès aux malades. Ce qui me porte à mettre en proposition qu'ils ne doivent être employés que dans deux circonstances, lorsqu'il n'y a plus aucun espoir de guérison, ou bien lorsque la tumeur est pédiculée. J'avance cette opinion d'après les considérations suivantes. Supposons l'engorgement occupant un pouce d'épaisseur des parois du col, et que le chirurgien n'enlève que huit lignes, et même dix lignes de la maladie, parce qu'une hémorrhagie ne lui permettra pas de continuer, ou bien encore parce qu'il ne doit pas être plus facile de découvrir les limites de cette affection dans cet organe que dans les autres squirrhes extérieurs, tels que ceux du sein et ceux des glandes axillaires, qui sont les plus fréquens : je demanderai alors si la maladie ne marchera pas avec une rapidité plus grande après l'opération qu'avant l'opération. Admettons un instant cependant que la partie malade ait été enlevée entièrement : comment combattra-t-on l'inflammation très-vive que l'on aura surajoutée à l'irritation chronique qui existait déjà ? Deux questions de la plus haute importance se présentent ici : ou bien le cancer est une affection simplement locale, ou bien il est le résultat d'une infection générale ? Si le cancer est une affection locale, votre opération est devenue non-seulement inutile, mais même très-dangereuse, puisque vous aurez donné lieu au développement d'une métrite extrêmement intense, et même d'une péritonite. Ces deux inflammations peuvent se trouver au-dessus des évacuations sanguines; car personne n'ignore que les métrites et les péritonites font succomber la moitié, pour ne pas dire plus, des individus qu'elles atteignent. Dans le second cas, c'est-à-dire si vous admettez que le cancer est une maladie constitutionnelle, et que

vous ne parveniez pas à enlever jusqu'aux plus petites parties du virus (ce qui n'est guère possible), votre maladie reparaîtra.

Les seuls moyens curatifs que l'on peut regarder comme physiologiques, sont les saignées locales ou générales souvent répétées, les dérivatifs et l'hygiène. *Walsalva* est le premier qui ait eu recours à ce traitement, et il paraît toujours s'en être bien trouvé. Depuis, il a été employé par le docteur anglais *Fearou*. Ce praticien paraît aussi en avoir retiré de bons résultats. Je pourrais m'étendre davantage sur ce mode de traitement, montrer qu'on doit le varier suivant les tempéramens et les habitudes. Les observations qui terminent ma thèse donneront une plus juste idée de ces moyens thérapeutiques que tout ce que je pourrais dire sur ce sujet.

Observations.

M.me ***, âgée de trente-cinq ans, douée d'une forte constitution, d'un tempérament nerveux-sanguin, fut réglée dès l'âge de onze ans, mais voyait peu à chaque menstruation. A vingt-un ans, elle était mère de deux enfans. Pendant l'allaitement de son dernier, elle éprouva des pertes de fortune telles, qu'elle fut forcée de quitter un état de maison brillant pour se réduire à un strict nécessaire. Le chagrin violent, les peines qui en furent la suite portèrent atteinte à sa santé. Ce fut après avoir cessé l'allaitement de son enfant que l'altération de sa santé se fit particulièrement ressentir. Elle éprouva alors des spasmes violens et souvent répétés, des douleurs vagues dans le ventre, un dérangement dans les époques menstruelles, parfois des écoulemens, des digestions pénibles; symptômes qui furent le prélude d'une irritation chronique des organes sexuels long-temps méconnue; car ils furent attribués à des affections morales tristes, et plus particulièrement à une affection hystérique.

Les médecins qui soignaient cette malade, croyant avoir bien reconnu la cause et le siége de cette maladie, prescrivirent un traitement antispasmodique. La valériane, le camphre, l'assa-fœtida, et tous les autres médicamens rangés dans la même classe ne furent pas oubliés. Cependant les accidens, loin de diminuer, augmentaient graduellement pendant deux ans que l'on administra ce traitement. Une exaspération cérébrale vint se joindre à la scène des accidens; des douleurs fixes dans les reins, dans les aines, dans le bassin, accompagnèrent une pesanteur continuelle sur le rectum; le ventre était souvent tendu, surtout aux approches des règles. L'usage inconsidéré et habituel de l'éther et d'eaux aromatiques exaspérèrent tous les symptômes : alors excitation générale, spasmes très-forts et de longue durée, déterminés par la cause la plus légère; le coït, extrêmement rare, déterminait toujours de vives douleurs dans la matrice, et des spasmes violens; céphalalgie fréquente, répugnance pour la marche, attribuée aux douleurs internes du bas-ventre, fonctions du canal digestif s'excutant mal, constipation opiniâtre, soif très-vive, chaleur extrême de la gorge, de l'œsophage et de l'estomac. Malgré l'état de M.me ***, les médecins qui la soignaient ne songèrent pas un seul instant à s'assurer du siége de la maladie.

M. *Devergie* (chirurgien-major démonstrateur au Val-de-Grâce) fut consulté en 1816. Il reconnut facilement une congestion utérine, et soupçonna un engorgement du col de l'utérus. Il obtint avec peine de pratiquer le toucher, qui lui découvrit le bord supérieur ou antérieur du col engorgé, plus épais à gauche qu'à droite, mais sans inégalité; seulement il était sensible au toucher; la matrice se trouvait plus basse que dans l'état ordinaire. L'écoulement, peu abondant, était sans odeur.

Traitement. Suppression de toute espèce de viande, de vin pur, de café, et autres stimulans. La malade fut mise à un régime tout-à-fait végétal; on lui prescrivit l'usage de bains fréquens généraux et locaux. Le 1.er mai, deux saignées furent faites, l'une au pied,

l'autre au bras. Des lavemens calmans, rafraîchissans, lui furent donnés tous les deux jours. La cessation de l'usage abusif de l'éther fut obtenue avec peine. Son estomac était tellement sensible, que le bouillon de veau et le laitage étaient rejetés peu de temps après leur ingestion; on fut donc forcé de mettre la malade à l'usage de boissons gommeuses, alternées avec une infusion légère de tilleul, de camomille, etc.

Dans le courant du deuxième mois, et pendant l'intervalle des règles, on appliqua douze sangsues aux cuisses. Continuation des mêmes moyens.

Le troisième mois, continuation du même traitement, soulagement marqué dans les douleurs de l'abdomen, des cuisses et des reins; point d'accès de spasmes. Voyages fréquens à la campagne.

Du quatrième au septième mois, application de huit sangsues aux cuisses, aux jambes, aux aines; une saignée du pied fut faite. Malgré la tristesse et les affections morales, toujours mises en jeu d'une manière pénible, tous les symptômes d'irritation gastrique, intestinale et pulmonaire, diminuèrent sous l'influence de ce mode de traitement; le col de l'utérus n'était plus douloureux au toucher, et l'engorgement était diminué. Cependant l'estomac a conservé pendant long-temps une telle susceptibilité, que les calmans opiacés à la dose la plus légère n'ont jamais pu être employés sans réveiller l'irritation. Cet état d'irritation gastro-intestinale n'a pas permis non plus d'administrer des purgatifs. Un essai avait occasionné de vives coliques et un accès de fièvre. Dix jours d'un régime sévère furent nécessaires pour calmer ces accidens.

Du septième au douzième mois, deux saignées du bras furent pratiquées, et trois applications de douze sangsues furent faites. Ces évacuations sanguines furent suivies des plus heureux résultats, le médecin ayant à combattre la vivacité naturelle de la malade, l'excitation du système nerveux accrue par le chagrin et les revers de fortune, les contentions d'esprit et la tristesse; affections morales

qui avaient donné une activité très grande au système sanguin des trois cavités.

Malgré tous ces obstacles, M. *Devergie* obtint une résolution complète de l'engorgement du col, la disparition des douleurs dans la marche, la cessation des accès spasmodiques attribués à l'hystérie, et le retour à une santé passable. Au quinzième mois, le toucher pratiqué ne laissa plus de doute sur la guérison.

II.e OBSERV. Madame G.... âgée de trente-quatre ans, d'une constitution lymphatico-sanguine, présentait, au commencement de 1815, une tumeur au sein, du volume d'un gros œuf; elle était sans douleur. Son apparition datait de douze à quinze mois, et avait acquis lentement le volume qu'elle offrait. La malade en attribuait la cause à une contusion du sein sur la pomme d'un montant de lit. Pendant plusieurs jours quelques douleurs vagues s'étaient fait ressentir dans le sein, et une petite glande insensible leur avait succédé.

Lors de l'entrée des étrangers à Paris, dans le mois de juillet 1815, sa maison fut envahie par une quinzaine de militaires. La frayeur qu'elle éprouva, les embarras que ces hommes lui causèrent, opérèrent une telle révolution, que sa santé se dérangea d'une manière notable.

Les symptômes suivans parurent : suppression des règles; quelquefois elles paraissaient à des époques indéterminées, et en petite quantité; fonctions digestives dérangées, céphalalgie fréquente, douleurs vagues dans l'abdomen, insomnies fréquentes. Le phénomène le plus extraordinaire fut la diminution progressive de la tumeur du sein, diminution qui se trouvait en rapport direct avec l'augmentation des douleurs abdominales. Bientôt ces douleurs devinrent fixes vers l'hypogastre et les aines, la marche et la station devinrent pénibles; souvent il s'y joignait une pesanteur dans le petit bassin, surtout quand la malade prenait un peu d'exercice; le ventre se tuméfiait avec la plus grande facilité pendant la digestion;

constipation opiniâtre, perte d'appétit, frissons irréguliers, écoulement peu marqué d'abord, passant peu à peu du blanc au jaune, et devenant plus abondant. Trois mois s'étaient à peine écoulés, que la tumeur du sein était disparue. Dès cet instant tous les symptômes ci-dessus énoncés augmentèrent progressivement d'intensité.

M. *Devergie* fut appelé pour visiter la malade dans le mois de mai 1817 ; elle se trouvait dans l'état suivant : décoloration de la peau, qui offrait une teinte jaunâtre ; amaigrissement considérable, douleurs fixes sur le sommet de la tête, accompagnées d'un froid glacial dans cette région.

Le toucher pratiqué fit reconnaître le col de l'utérus engorgé, volumineux, inégal, plus épais à gauche qu'à droite, sensible au toucher, la matrice volumineuse.

(Il est important d'observer que l'extirpation du sein avait été proposée en 1815 par MM. *Dubois* et *Roussel.*)

Traitement prescrit et observé exactement pendant la première année.

1.° Deux saignées générales pratiquées dans les trois premiers mois.

2.° Application tous les mois de huit sangsues aux cuisses, aux jambes, aux aines.

3.° Boissons adoucissantes, telles que bouillons de veau, orge perlé, tilleul, eau de gomme, de cerfeuil, etc.

4.° Deux purgatifs par mois.

5.° Deux bains par semaine.

6.° Lotions et injections anodines et émollientes.

7.° Régime végétal, laitage, suppression de viande, du vin, du café ou autres toniques.

Au dixième mois, la diminution de l'engorgement du col était notable ; il n'y avait plus de sensibilité, l'écoulement était presque

nul, tous les symptômes sympathiques avaient disparu, les digestions étaient faciles, et la constipation avait cessé.

Pendant six mois, la malade fut mise à l'usage des sirops et tisanes faites avec les bois sudorifiques. Dans l'espace d'une année, on renouvela les saignées locales tous les deux mois; six purgatifs furent administrés, le régime alimentaire fut augmenté de viandes légères données de temps à autre. Enfin, après trente mois de traitement, madame G... a obtenu une guérison radicale et certaine; son esprit est calme, et son système nerveux peu mobile. Depuis cette époque, sa bonne santé s'est maintenue.

III.e OBSERV. Madame S..., âgée de trente-neuf ans, d'une constitution lymphatico-sanguine, douée de très-peu d'énergie au physique comme au moral, fut mariée à l'âge de vingt ans; elle eut cinq enfans dans l'espace de dix années. Ces accouchemens la fatiguèrent au point de détériorer sa santé. Des digestions difficiles, des diarrhées alternèrent avec des constipations; un écoulement blanc, augmenté depuis la dernière couche, était accompagné de tiraillemens d'estomac, d'inappétence pour les alimens, quelquefois de la soif, de la chaleur aux mains, tantôt à la tête ou à l'abdomen, et autres symptômes analogues. Les toniques, comme on doit bien le penser, ne furent pas épargnés pour combattre cette série de symptômes, qui annonçaient une phlegmasie chronique d'un ou plusieurs viscères. Pendant une année, on continua ce traitement; mais, loin d'apporter du soulagement à la maladie, on obtint pour résultat un amaigrissement notable avec flaccidité des tissus, langueur générale. Une sixième couche assez pénible ne fit qu'empirer cet état; l'écoulement, variant du blanc au vert, augmenta sans douleur aux parties sexuelles. La malade fit un séjour de quatre mois à la campagne, ne s'en trouva pas mieux, et revint dans la capitale avec un teint plombé, des douleurs presque fixes sur le sommet de la tête, une irritation gastro-intestinale accompagnée de légers paroxysmes, de fièvre quotidienne, de gonflement périodique de l'abdomen, un

écoulement abondant et très-incommode, la menstruation entièrement dérangée, les règles ne venant que très-irrégulièrement, et donnant un sang noir, épais et en petite quantité. A tous ces symptômes se joignaient des douleurs dans les reins, dans les lombes. Le traitement, peu rationnel, que l'on s'obstinait à continuer, aggravait encore les accidens.

C'est à cette époque de la maladie que M. *Devergie* fut appelé. Cet appareil de symptômes alarmans lui fit soupçonner que la maladie pouvait bien être une lésion de l'utérus. Pour s'en assurer, il pratiqua le toucher, qui lui fit découvrir la matrice volumineuse, le museau de tanche ouvert, le col de l'utérus dur, inégalement tuméfié, très-douloureux, beaucoup plus engorgé à son bord supérieur. Il existait le long de la paroi inférieure du vagin, depuis le col jusqu'à l'orifice inférieure, quelques glandes engorgées qui formaient une espèce de chapelet.

La malade se soumit avec répugnance au régime suivant, qu'elle mit en usage, en y faisant parfois quelques infractions.

1.° Suppression de viande, de vin pur, du café et autres stimulans, soit comme alimens, soit comme médicamens.

2.° Alimentation peu abondante, consistant en soupes, potages et légumes. Pour boisson, elle prit de l'eau gommeuse, du bouillon de veau, du lait d'amandes douces. L'estomac ne pouvait supporter la limonade à cause de sa grande susceptibilité.

3.° Les bains généraux ne convenant pas à la malade, on se borna aux lotions d'eau de guimauve, de morelle; une application de douze sangsues fut renouvelée pendant six mois au milieu de chaque époque menstruelle.

Ce temps écoulé, on n'observa aucune amélioration vers l'utérus. Les symptômes d'irritation gastro-intestinale seuls s'amendèrent, et permirent l'emploi des acidules et d'un sirop composé de plantes amères et de bois sudorifiques. Six ventouses sèches aux cuisses pendant deux mois, des rubéfians vésicans aux jambes, renouvelés deux fois par mois, et la continuation des six sangsues dans l'intervalle

des règles, quelques lavemens légèrement purgatifs donnés de temps à autre : tel fut le traitement que l'on mit en usage pendant un certain espace de temps.

Quatre mois écoulés n'avaient encore amené aucun changement favorable ; les époques menstruelles étaient douloureuses, difficiles, de mauvaise nature, et toujours accompagnées de douleurs de tête, et d'une sensation de glace sur le sommet de la tête. Il survint un engorgement inflammatoire de la joue droite, qui, à la seconde apparition, détermina un abcès qui perça dans le fond de la bouche, près d'une dent molaire, et laissa un point fistuleux. Cette fistule fit soupçonner une carie du bord alvéolaire de la mâchoire et de la grosse molaire. M. *Richerand* fut consulté ; il affirma l'intégrité de l'os maxillaire inférieur. A la quatrième époque menstruelle, malgré les sangsues appliquées *loco dolenti*, l'abcès, plus volumineux, creva en dehors au milieu de la joue. L'amaigrissement continuait, et l'engorgement du chapelet glanduleux du vagin avait augmenté de volume. On commençait à désespérer du salut de la malade, qui répugnait à quitter ses enfans pour aller passer quelque temps à la campagne ; mais, à force d'instances, elle se détermina à une absence prolongée en faveur d'une habitation agréable, où l'aisance, les bons soins et les distractions influèrent d'une manière notable sur son moral et son physique.

Pendant les premières six semaines, elle ressentit encore des souffrances vagues, des malaises. Il se forma de nouveau un abcès considérable à la joue, et le pus s'écoula par le même point fistuleux extérieur. Mais la santé ne tarda pas à s'améliorer, toutes les facultés reprirent leur essor primitif ; les fonctions se rétablirent, trois mois s'étaient à peine écoulés depuis le dernier abcès, que la malade n'était plus reconnaissable ; elle avait repris beaucoup d'embonpoint, son teint était très-bon. Au cinquième mois de séjour à la campagne, le toucher ne reconnaît plus de trace d'engorgement glanduleux, et celui du col, réduit à peu de volume, était lisse, insensible ; enfin la disparition de toute espèce d'engorgement. (1823) Embonpoint

modéré, teint animé, santé très-bonne, forment l'état présent de cette dame.

M.me ***, âgée de trente-quatre ans, d'un tempérament nerveux-sanguin, d'une imagination vive, ardente et exaltée, jouissait d'une mobilité extrême du système nerveux. Elle avait eu plusieurs enfans, qu'elle perdit successivement, ainsi que son mari. Ces pertes entraînèrent à leur suite de profonds chagrins, des changemens défavorables dans sa fortune, qui la forcèrent de n'avoir d'autre ressource que le travail pour subvenir à ses besoins. Elle se remaria en 1815, devint enceinte, et fit une fausse-couche à quatre mois et demi. Une perte qui dura plusieurs jours en fut la suite La santé de Mme *** parut se rétablir ; seulement des évacuations sanguines irrégulières, peu abondantes, mais long-temps prolongées, remplacèrent les règles; les digestions devinrent peu à peu laborieuses, la constipation alternait avec la diarrhée, le ventre se tuméfiait quelquefois; elle éprouvait, disait-elle, dans la cavité du petit bassin, un embarras, une gêne; cet état était plus prononcé quand elle prenait de l'exercice, et accompagné de douleurs dans la région des lombes. Le sommeil était inquiet, les membres fatigués ; le coït se terminait toujours par une douleur. Un sentiment de froid existait continuellement sur la tête; le teint devint jaune, les traits furent altérés, l'amaigrissement devint sensible de jour en jour. Ces accidens commencèrent après la fausse-couche, et employèrent quinze mois pour arriver à ce degré d'intensité.

M. *Devergie* fut consulté à cette époque. Il pratiqua le toucher; il trouva le col dur, inégal, douloureux ; la matrice plus volumineuse que dans son état naturel. Il existait déjà un écoulement sanguinolant, d'une odeur fortement prononcée. Deux jours après le toucher, qui avait laissé une sensation douloureuse, cette femme fut prise, à la suite d'un accès de colère, de douleurs aiguës dans la matrice, le ventre et les reins; elles s'accrurent tellement, qu'elles déterminèrent des secousses horribles et des convulsions qui durèrent environ trois à quatre heures, et ne cédèrent qu'à l'application de vingt sangsues

à la vulve, à des frictions de gouttes de *Rousseau*, et à l'emploi consécutive de serviettes très-chaudes sur le ventre. Le lendemain de cet accès, tout le ventre, les reins et les aines conservaient une grande sensibilité. Six bains, douze sangsues aux aines, dix jours de repos, une diète sévère, des cataplasmes émolliens, des bains locaux émolliens, des boissons adoucissantes arrêtèrent tous les symptômes. L'écoulement diminua, et son odeur était à peine sensible.

Voici le régime et le traitement que la malade observa pendant six mois : application tous les mois de six sangsues aux aines, aux cuisses et aux jambes ; une purgation mensuelle avec l'eau de Sedlitz, bains locaux émolliens, injections avec la décoction de guimauve et de têtes de pavot, trois ou quatre bains généraux par mois ; eau de veau, eau gommée, limonade, suppression complète du vin, du café au lait. Elle fut mise à un régime lacté et végétal. Ce temps écoulé, le col était encore dur, mais beaucoup moins inégal et sensible. La matrice était moins volumineuse, les reins ne faisaient plus ressentir de douleurs qu'après une marche prolongée. Les règles commençaient à revenir régulièrement, mais avec peine. Les digestions devenaient plus faciles, la diarrhée et la constipation n'existaient plus. L'état plus satisfaisant de M.^me^ *** permit de lui accorder l'usage des viandes blanches, et rarement d'autres. Elle se mit à l'usage d'un sirop dépuratif amer, composé de bois sudorifiques et de plantes légèrement amères, des pilules de calomel et d'opium deux fois la semaine, à dose laxative ; elle fit usage de boissons gommées, acidules, et sudorifiques. Toutes les six semaines, une application de sangsues. Pendant deux mois, on mit tous les jours des ventouses sèches aux cuisses. Ce traitement fut continué pendant une année, et l'on obtint pour résultat une très-grande diminution dans la susceptibilité nerveuse. Le caractère changea ; d'irascible qu'il était, il devint très-doux. Tous les symptômes effrayans s'affaiblirent graduellement. Les époques menstruelles devinrent régulières. L'écoulement sanguinolent se changea en un liquide blanc et sans odeur. Les douleurs des lombes, des reins et des aines disparurent. Le toucher, pratiqué

à cette époque, fit voir le col de l'utérus offrant très-peu de volume.

Dix-huit mois suffirent pour faire disparaître en entier l'engorgement du col. Cette nouvelle période de traitement passée, la santé était parfaitement rétablie, toutes les fonctions s'exécutaient bien. Cependant on continua encore quelque temps les bains de Barèges, les boissons de bois sudorifiques et aromatiques, un exercice modéré, et un régime alimentaire contenant peu de substances animales.

Juin 1823. Cette dame jouit actuellement d'une très-bonne santé. La campagne est son séjour habituel.

Observation de la nommée Leroy, opérée en 1820 *à l'Hôtel-Dieu.*

La nommée Leroy, âgée de trente ans, d'un tempérament sanguin, ressentit dans le courant de l'année 1820, un mois après un accouchement assez laborieux, des douleurs vagues dans les lombes, les reins et les aines; un écoulement d'un blanc-verdâtre parut parfois; cet écoulement était sanguinolent. Des douleurs dans la matrice se manifestèrent. Ce fut dans cet état qu'elle se présenta à M. *Dupuytren*. Ce célèbre chirurgien reconnut facilement, après avoir pratiqué le toucher, un cancer du col de l'utérus. Il engagea cette femme à se soumettre à l'opération. La malade y consentit. Ses moyens ne lui permettant pas de demeurer chez elle, elle entra immédiatement à l'Hotel-Dieu, et y resta cinq semaines. Pendant cet espace de temps, elle fut cautérisée cinq fois. Les deux premières, par la potasse caustique, et les trois dernières, par le muriate suroxygéné de mercure. La dernière cautérisation donna lieu à une métrite qui fut combattue avec succès par des évacuations sanguines. Une sixième application de caustique lui fut proposée, mais elle la rejeta. Ce refus entraîna sa sortie de l'Hôtel-Dieu. Elle se trouvait alors dans l'état suivant. (C'est la malade qui parle.) « Vingt jours s'étaient écoulés depuis qu'on m'avait cautérisée pour la der-

nière fois, j'éprouvais encore des douleurs d'élancement dans la matrice, et une grande pesanteur dans le bassin : j'avais toujours des fleurs blanches. Alarmée sur mon état, je résolus de m'abandonner à la Providence. Je quittai toute espèce de travail, et pris la résolution de me promener toute la journée, en m'exposant le plus possible à la chaleur solaire. Au bout de cinq mois, je fus étonnée de voir paraître mes règles, et toutes mes douleurs disparaître. Je ne tardai pas à devenir enceinte, malgré la défense faite à mon mari de m'approcher. » La grossesse de la femme Leroy fut assez heureuse. L'accouchement se fit par les seuls efforts de la nature. Son enfant, doué d'une constitution débile, succomba trois semaines après sa naissance. Les suites de l'accouchement n'eurent aucun résultat fâcheux. Cette femme se rétablit assez bien, ses règles reparurent, et affectèrent une périodicité constante; malgré cela elle ne jouissait pas, suivant elle, d'une santé parfaite. Cet état, presque satisfaisant, persista pendant une année. Il y a six mois environ que les règles se dérangèrent d'une manière notable; elles furent plus abondantes, plus fréquentes et durèrent plus long-temps. Le coït déterminait des douleurs assez vives, un sentiment de pesanteur se fit ressentir dans le bassin en même temps que des douleurs vagues dans les lombes, les aines, et des fleurs blanches parurent. Aujourd'hui on découvre, avec le secours du toucher, le bord antérieur du col gonflé, sensible au toucher, formant un bourrelet qui s'étend sur le corps de la matrice; le bord postérieur est plus mince, et offre des brides. Le col est très-sensible au toucher qui détermine un écoulement sanguinolent; la malade est maigre, les traits de la face sont un peu altérés; elle offre une très-grande pâleur, qui, dans certains endroits, est parsemée de plaques d'un rouge vermeil. Les douleurs dans les lombes, les aines et la région hypogastrique sont parfois insupportables.

Nous allons actuellement jeter un coup-d'œil sur les observations que renferme cette dissertation; examiner le plus succinctement pos-

sible les symptômes et les accidens qu'elles nous ont offerts; démontrer qu'à l'aide d'un traitement hygiénique, on les a fait disparaître avec le plus grand succès.

Dans la première observation, nous voyons une femme de trente-cinq ans, d'un tempérament nerveux-sanguin, d'une forte constitution, être prise, à la suite de chagrins violens et prolongés, de symptômes généraux simulant une affection hystérique, mais appartenant évidemment à la maladie de l'utérus, dont l'invasion a été déterminée par la cessation de l'allaitement; l'affection méconnue, M.me *** être soumise à l'action du traitement antispasmodique le plus violent; et, sous l'empire de ces excitans, la maladie utérine faire des progrès rapides. C'est avec succès que le traitement antiphlogistique a été employé pour combattre l'affection organique de cette malade.

IIe OBSERV. Cette observation nous montre une femme d'un tempérament lymphatico-sanguin, approchant de l'époque à laquelle la menstruation disparaît, être affectée d'une tumeur squirrheuse au sein, à la suite d'une cause externe; la maladie faire des progrès insensibles dans un espace de temps très-considérable, comme cela arrive dans les squirrhes du système glanduleux. (La tumeur était évidemment squirrheuse, car MM. *Dubois* et *Roussel* avaient proposé son extirpation.) Elle eût certainement parcouru ses périodes dans le même lieu, si un autre ordre de causes n'eût déterminé son déplacement. En effet, une cause morale vive vient affecter l'économie en exerçant son influence et sur l'appareil digestif et sur l'utérus, comme cela arrive chez toutes les femmes encore réglées. L'écoulement menstruel se supprime, et dès-lors la matrice devient le siége de l'irritation prédominante, qui déplace par sa persistance celle qui existait dans la glande mammaire (circonstance qui appuie encore l'opinion émise dans ma thèse.) Dès ce moment, tous les symptômes d'un squirrhe de l'utérus apparaissent. Deux ans après, l'engorgement avait totalement disparu, et M. *Devergie* avait constaté l'existence d'une tumeur

squirrheuse du col. Après dix mois d'un traitement antiphlogistique et dérivatif, aidé de soins hygiéniques soutenus, la maladie de l'utérus avait totalement disparu Et enfin, après seize mois de persévérance dans ce traitement, la malade a recouvré une guérison parfaite et durable.

IIIe OBSERV. Ici ce n'est plus à un simple engorgement que nous avons affaire; l'étendue de la maladie est portée à un tel point, que le col est dans sa totalité inégalement tuméfié, d'une consistance très-considérable, la matrice augmentée de volume; le vagin est garni de chapelets glanduleux. D'un autre côté, tous les symptômes d'une affection organique de l'utérus portée au plus haut degré existent. La maladie date de seize mois. Six mois d'un régime sévère et d'un traitement antiphlogistique suivi suffisent à peine pour faire disparaître les symptômes généraux, sans qu'ils aient apporté aucune amélioration à l'affection principale. Pendant les quatre mois suivans, deux abcès se forment aux joues. La malade se rend à la campagne; et, à l'aide d'un régime simple et des évacuations sanguines, on a la satisfaction de voir la maladie réduite à un léger engorgement du col, lisse, insensible; enfin l'affection squirrheuse du col et des ganglions disparaître, et la malade recouvrer une santé parfaite au bout de quelques mois de séjour à la campagne. Quant à la quatrième observation, elle est analogue à la précédente, sauf l'absence des chapelets du vagin, et le développement d'abcès aux joues.

Tel est l'aperçu général que je désirais soumettre à la sanction de la Faculté: je ne me dissimule pas qu'elle pouvait désirer un travail beaucoup plus étendu sur une maladie qui sévit avec tant de rigueur contre un sexe aussi cher que précieux à la société; maladie à laquelle succombe la presque totalité des femmes qui en sont atteintes. Mon but n'a pas été de faire de ma dissertation un traité complet du cancer; ce travail exigeait une expérience et une érudition autres que celles que j'ai pu acquérir pendant le cours de mes études médicales.

Je ne crois pas devoir terminer mon travail sans prévenir que je suis fermement convaincu des idées émises dans ma thèse, et qu'en combattant des opinions qui me sont opposées, j'ai cherché toujours à ne pas m'éloigner du respect que je dois à mes maîtres, qui par leurs veilles et leurs travaux ont acquis une célébrité justement méritée.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ubi somnus delirium sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 2.

II.

Lassitudines sponte abortæ morbos denuntiant *Ibid. aph.* 5.

III.

Attenuata longo tempore corpora lentè reficere oportet; quæ verò brevi, celeriter. *Ibid.*, *aph.* 7.

IV.

Qui benè valent corpore, purgatu sunt difficiles. *Ibid.*, *aph.* 37.

V.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph.* 47.